

Albert Nguyên

Note 3 : Identification d'une identité ¹

Les questions sur l'identité dans l'analyse viennent à point braquer le projecteur sur ce qui a pris place dans l'actualité depuis quelques années : les identités sexuelles ont bougé, les identités sociales, voire professionnelles aussi ; comme toujours véhiculant leur lot de vérités, et d'erreurs. La psychanalyse n'a sans doute pas à répondre des questions sociales, mais par contre elle peut dire ce qui ne va pas dans les mutations de la jouissance qui affectent les sujets et le lien social. Sur la même ligne, elle peut aussi se prononcer sur les conséquences qu'emporte la priorité donnée aux plus-de-jouirs sur le désir et l'amour.

LGTB : (lesbiennes-gays-trans-bi), le sigle a fait son trou dans les cogitations sur l'identité sexuelle. Venu des Etats-Unis sous l'influence des Universités et relayé très récemment en France avec de nombreuses publications qui témoignent du dynamisme de la réflexion qui utilise Foucault, Derrida et pour une part Lacan à des fins parfois troubles. Disons d'emblée que la lecture de Lacan est partielle, et partiale, ce qui d'ailleurs justifie pour nous d'étudier de près l'emprunt fait aux concepts et les points sur lesquels la réflexion abandonne le champ psychanalytique pour développer des conceptions politiques qui ont leur intérêt mais ne nous concernent pas au premier chef, je veux dire au niveau des cures, et sur ce point de divergence capital : « mettre la psychanalyse au chef de la politique » et non l'inverse.

Ces sujets LGTB se risquent-ils dans l'expérience psychanalytique ? Et quels sont ceux qui s'y risquent ?

D'aucuns, notamment les gays et lesbiennes mettent en question l'interprétation hétéronormée de la sexualité, soit l'interprétation axée sur la différence sexuelle et la question phallique : les revendications sur ce plan vont du *coming-out* spectaculaire à la disparition de la différence sexuelle comme référé-

1 - Cette note est à lire en tenant compte de celle de Colette Soler (les effets contre-globalisants) et celle de Sidi Askofare (l'étude de la Mimésis) dont je partage les analyses du thème.

rence (Foucault notamment veut dégager des identités sexuelles qui ne réfèrent pas à la différence sexuelle), *du coming-out trans* (MtF ou FtM) au *passing* (la transition) et à l'identité mobile, à l'identité comme absence d'identité stable.

Mais le sujet de l'inconscient puisque c'est ce que traite la psychanalyse n'est pas le *gay* et sa culture, ni le « trans » et sa transition. Le sujet de l'inconscient n'est pas le sujet de la chirurgie, pas plus que le sujet d'un mode de vie : il faut se poser la question des limites de ce que Wittgenstein avait promu avec « les styles de vie » et que Foucault a repris avec sa théorie des « plaisirs nouveaux ». Sur ce point la psychanalyse peut apprendre quelque chose à la tentation communautariste que d'ailleurs ceux qui se nomment les « Queer » mettent sérieusement sur la sellette.

À les écouter, le sujet Queer est plus près, du fait même du refus d'assignation de genre aujourd'hui admis dans la plupart des groupes militants, du sujet évanouissant de la psychanalyse. Mais il est clair que la voie du performatif, de la performance que J. Butler a emprunté à Derrida, qui touche aux corps mais aussi bien à la nourriture ou aux pratiques politiques comme « agir » subversif, se sépare radicalement de la psychanalyse.

La mise en question que Lacan a opérée (quant à la différence sexuelle, la place qu'il a faite aux femmes, mais aussi bien aux homosexuels, l'abord très serré de la jouissance féminine de l'époque d'*Encore*, « Télévision » ou « l'Étourdit »), s'inscrit précisément dans ce débat des identités sexuelles, sans que ses détracteurs et détractrices de tous horizons LGTB ne se doutent un instant de l'écart ainsi produit par rapport à Freud qu'ils critiquent féroce­ment pour délit à leurs yeux de paternalisme et de phallocentrisme.

La question de l'identité relève d'abord du point sur lequel porte la question :

- identité sociale,
- ou identité sexuelle au sens où la sexualité ne relèverait pas spécialement du discours mais de performances plus ou moins contestataires d'une culture du corps (ce que la psychanalyse conteste), ou encore identité construite dans l'analyse qui est une identité de déconstruction des identifications : l'identité va de celle que l'Autre décerne à celle qui se construit à partir de l'inexistence de l'Autre. L'identité en psychanalyse est d'abord identité de désidentification (le chemin de la cure) et d'assomption du manque dans un premier temps. Dans un second temps peut être mis à jour un troisième type d'identité : identité sinthomatique.

- Identité sinthomatique : identité non plus déterminée par le genre mais identité déterminée par le mode de jouissance (qui l'inconscient le détermine) : ce pourquoi l'analyse conduit non pas à cette reconstruction de l'identité mais à une sorte de fulguration de l'identité : ce que nous appelons la passe.

La passe vaut mieux que le passing.

Contrairement à ce que proposent les groupes LGTB, l'analyse ouvre la porte à une identification de l'identité. L'identité n'est pas donnée de prime abord, et en ce sens à distinguer de l'unité corporelle, de la forme unifiée du corps que délivre le stade du miroir. L'anatomie et les identifications n'assurent pas plus d'une identité stable qui relève bien plutôt d'une déconstruction discursive de la position d'aliénation à la langue de l'Autre et ce jusqu'au point de cette rencontre propre à l'analyse : $S(\mathcal{A})$.

C'est pourquoi l'identité dans l'analyse, au bout du compte a cette figure étrange pour nos habitudes de pensée, de se révéler dans la singularité : l'identité relève de la différence absolue, de cette différence qui fait le sujet Autre que tout autre : rien d'identique pour le sujet mais au contraire une différence en quelque sorte définitive qui « est », qui fait son identité.

En quoi l'analyse se distingue de toute autre démarche : si l'identité semble impliquer une dimension de mimétisme, dans l'analyse elle se construit à contrario de cette mimésis, par contingence comme hétéros, Autre radicalement. Et c'est pourquoi le sujet répond au manque dans l'Autre par le symptôme, par la jouissance résiduelle grâce à laquelle il répond du non-rapport sexuel : l'identité comme unique (pas question de communiquer) touche à la lettre : ce ne sont plus les lettres du patronyme, la carte d'identité mais au contraire la lettre de jouissance comme trace de l'être perdu, celle de l'être sujet au langage.

Cette identité ne lui est pas décernée par l'Autre, mais peut surgir du jeu de l'équivoque pour affirmer – car l'identité s'appuie sur cette affirmation première, ce Oui d'assentiment – dans la rencontre que si l'origine reste toujours mythique, l'originalité du symptôme ouvre à un possible lien social « nettoyé d'aucune nécessité de groupe » : la psychanalyse c'est l'anticommunautarisme, mais pas non plus pour autant le solipsisme.

N'en reste pas moins la question du devenir social de ces identités uniques pourtant portées au désir. Il faut alors admettre que l'expérience analytique promet à qui s'y risque que l'inévitable rencontre du désir de l'Autre ne se solde pas par la survenue de l'angoisse, mais par l'option de la cause.

Et l'amour, confèrerait-il un plus d'identité ?

Nous savons les liens de l'amour et de l'identification mais quid d'un amour qui ne se règle pas sur une identification ?

Ne serait-ce pas cet amour qui supplée au non-rapport sexuel que Lacan signale à la fin du Séminaire XX ?

Ou encore un « amour sans limite » parce que la limite du désir opère et que la jouissance a été réduite à sa lettre, cet amour dont Lacan rappelait dans le Séminaire XI qu'à s'adresser à un Autre, l'amour pour un autre, il se spécifiait de ne plus être tout entier pris dans la capture narcissique : autrement dit un amour dont la contingence ne vire pas trop vite à la nécessité, un amour sous la commande du désir qui, faut-il le rappeler est un manque.

Identifier l'amour plutôt que s'identifier à l'objet de cet amour.

Identifier l'identité plutôt que s'identifier à une quelconque figure de l'Autre.

Au bout du compte, qu'elle se rapporte à l'amour, au désir, ou à la jouissance (celle de la lettre), l'identité n'a d'autre support dans l'analyse que celui de la pure différence, ou du nœud de l'Un et de la différence. Et son mouvement ne va pas dans le sens d'une unification mais vers celui de l'identification d'un manque au dire. Et cette identité, nouvelle, ne va pas-sans corps (passe encore !) et pas-sans invention. ■